

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



IL Y A CINQUANTE ANS...

... M. Recouly avait troqué momentanément la blouse grise - "avé" le tableau noir, la règle et le compas - contre l'uniforme de capitaine (dessin ci-dessus) pour reprendre le combat de la revanche, de l'espoir et de la victoire. Comme lui, plusieurs collègues enseignants et presque tous ses anciens élèves rejoignirent, qui les Forces Françaises Libres, qui l'Armée d'Afrique, fer de lance des troupes alliées dressées contre les forces de l'Axe. Tout au long de l'enfance et de l'adolescence de ces lycéens, leurs pères - génération de la Grande Guerre - leur avaient montré ces photos des classes de leur propre jeunesse, où la mort avait fait tant de coupes sombres. Et voici qu'à leur tour, ils voyaient leurs rangs clairsemés par la fin de tant de chers condisciples, en Tunisie, en Italie, en France, en Allemagne... jusqu'à ce Danube lointain où furent solennellement ondoyés - dans un flot plus boueux que le bleu légendaire - la soie tricolore de leurs glorieux drapeaux. Tout au long de ce huitième numéro de nos "Bahuts", est évoqué le cinquantenaire de la meurtrière année 1944, et rappelé le nom de tous ceux qui - après avoir été des camarades promis souvent au plus brillant avenir - eurent leur jeune vie si brutalement et si cruellement fauchée. Tous, ils sont associés à l'hommage rendu, en pages centrales, au maréchal Juin qui fut leur patron dans l'Armée comme leur grand ancien au "bahut".

MENS SANA...

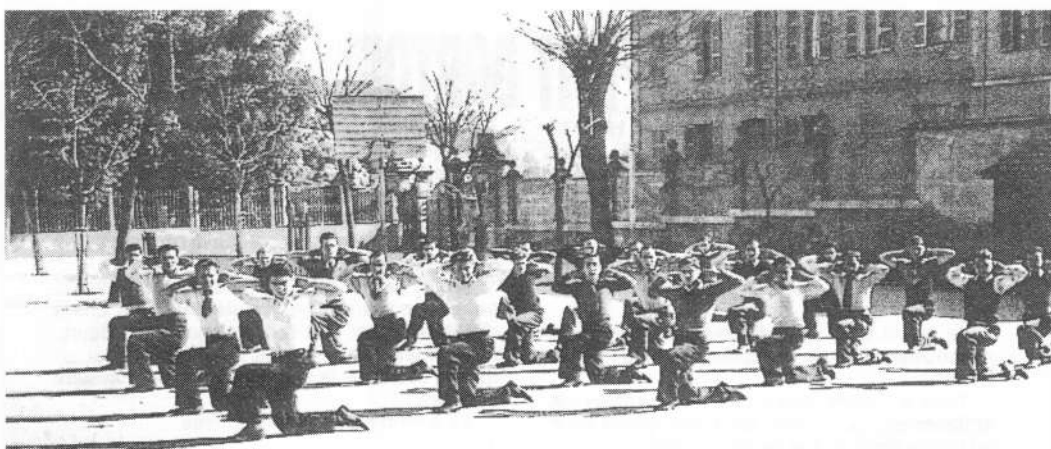
Savaient-ils, en exécutant avec application leurs mouvements de gymnastique dans la cour du même nom, qu'ils préparaient les "crapahuts" militaires (Mens sana incorporés sano) de proches lendemains, nos potaches scolaires de 1936-37 ? René Braun, qui a retrouvé ces deux documents dans un sien album, commente : " Il s'agit de la (pléthorique) classe de philosophie, à laquelle se joignaient — pour ces ébats physiques — les élèves de mathématiques élémentaires, peu nombreux cette année-là — deux ou trois. On reconnaît Chazerans et Favart sur la photographie du bas. Les instantanés ont dû être pris un matin d'hiver (les arbres sont dépouillés et l'ombre des élèves est rasante) par moi sans doute, car j'ai reconnu le format de mon appareil. Nous n'enlevions ni cravate (alors obligatoire) ni chandail pour ces séances. Les temps ont bien changé "

INCORPORÉS SANO



100 FRANCS

DARE DARE ! Que les retardataires oublieux, négligents ou distraits se hâtent de régler leur cotisation annuelle de 100 F à notre trésorier (et à lui seul) Louis Cartoux, 190, av. Marc-Sangnier, 83110 Sanary-sur-Mer. Merci de leur promptitude à s'acquitter de ce dont ils sont redevables, dès le début de chaque année, auprès de notre Amicale.



Les lignes mélancoliques qui suivent constituent l'épilogue de " Une enfance cirtéenne " (éditions " Les Français d'ailleurs "), livre d'évocations écrit par feu Guy Roque. Nous les reproduisons en souvenir de celui qui égaya les colonnes de nos " Bahuts " de ses non-conformistes souvenirs. Suivent les élans du cœur exprimés par la fille de notre ami, après la disparition de son père.

REGARD EN ARRIÈRE

Le regard en arrière, ça ne se conçoit guère, bien sûr, à un âge où la vie nous pousse en avant, nous appelle et n'attend pas, et n'entend pas qu'on flâne. Ce regard, c'est bien plus tard qu'on y pense, qu'on a enfin le temps d'y penser : il y a tellement d'images, tellement de souvenirs, en arrière. Alors, on s'aperçoit que ça commence à s'estomper, que ça va bientôt s'effacer, peut-être : comme ces vieilles photos jaunies, de plus en plus pâles.

On réalise soudain que beaucoup de temps, en vérité, s'est écoulé depuis... depuis ceci, et depuis cela, et cela encore... Voyons, c'était quand ? C'était où ? C'était qui, déjà ?... Quand on se retrouve entre " anciens " (eh oui !), on hésite, on confronte ses mémoires, on fronce le sourcil, les lèvres (une ride de plus ou de moins !).

Alors, on découvre qu'il nous manque quelque chose d'important, sur quoi s'appuyer, du regard au moins... Et on comprend, brusquement lucide : c'est le cadre, le site qui nous manquent, pour nous bien remémorer des heures de notre vie passée, de notre " ancien temps ", vieille expression connue et qui nous avait même fait sourire, autrefois.

" Le temps (a écrit Daniel Boulanger) est un buvard tout chargé de mots que l'on déchiffre à l'envers, toujours vifs, inachevés dans leurs phrases complétées à merveille sur le champ ".

En cherchant quelques temps, j'ai retrouvé mon vieux buvard à moi. Il a beaucoup servi, il est un peu usé, forcément. Alors, avant de l'abîmer davantage ou de l'égarer, j'ai essayé, modestement, de le transcrire ici, du moins pour ce qu'il en a conservé de traces lisibles...

Guy ROQUE.

LA TRACE D'UN HOMME

Naître un jour d'hiver à Constantine

Mourir un jour d'été à Marseille

Entre ces deux dates — les seules retenues par l'état civil — tout un parcours, tout un chemin... mais retenu par qui ? retenu par quoi ?

Entre ces deux dates, des milliers de jours pour construire une existence et une famille, pour apprendre soi-même et apprendre les autres

Entre ces deux dates, des océans de peine et de joie, de doute et de victoire, de coups de gueule et d'éclats de rire

Entre ces deux dates, le va-et-vient mental entre le pays de là-bas et le pays d'ici, pour conjuguer la nostalgie du passé antérieur et les obligations du présent immédiat

Entre ces deux dates, des passions-peinture et des passions-photo, des passions-livre et des passions-écriture, des passions-voyage et des passions-rencontre

Aujourd'hui, entre ces deux dates, c'est l'épaisseur d'une vie qui nous est donnée en héritage. un jardin à cultiver pour garder la trace de celui qui a sauté sur les étoiles, pour prolonger la mémoire d'un homme érudit et rebelle

Christine ROQUE-GUILMET



RÉUNION AMICALE ILE-DE-FRANCE



Dimanche 13 mars, avait lieu le repas amical et désormais traditionnel réunissant les Anciennes et Anciens des lycées de Constantine résidant en Ile-de-France et dans les départements périphériques.

A l'hôtel Mercure de Vanves, ils étaient accueillis par les biens sympathiques organisateurs, Jean-Dominique Foata et René Fouque.

Tous ont bien regretté l'absence de leur président et de sa charmante épouse,

qu'ils avaient près d'eux par la pensée.

A l'occasion de cette réunion, ils ont été heureux de constater que denouveaux membres avaient rejoint l'association, et ont souhaité qu'il y en ait encore beaucoup d'autres grâce à l'effort de chacun.

Dans une ambiance chaleureuse, agrémentée par la qualité des mets servis, les conversations allèrent bon train, ranimant les vieux souvenirs choisis parmi les plus agréables, " la nostalgie n'étant plus ce qu'elle était... "

L'ami Claude Moreau eut l'excellente idée de faire circuler, de table en table, des photographies panoramiques en couleurs du cirtéen Rocher, et chacun chercha à réparer - du doigt - la rue, la maison, le quartier lui rappelant tant de choses et tant de souvenirs affectifs.

Après quelques rafraichissements ou une tasse de thé, il fallut - l'après-midi étant bien avancé - se quitter, en échangeant la promesse d'un " au revoir " pour une prochaine rencontre, dans la joie de se retrouver... sur la Grande Bleue, puis sur l'Ile de Beauté.

Jeannine et René VALLEE

LE PETIT DORTOIR

C'était au cours de l'année scolaire 1941-42 que Mlle Guiscafré, directrice du lycée Laveran, m'avait demandé de venir remplacer, pendant quelques temps, une maîtresse d'internat malade.

Elle m'avait confié le Petit Dortoir.

Il y avait là une dizaine de pensionnaires âgées de huit à douze ans environ, gaies et gentilles.

Je revois leurs jolies frimousses, mais je ne me souviens que de quelques prénoms : Odile, Sylvette...

Tous les soirs, avant d'éteindre, j'allais les embrasser... et souvent deux fois quand l'une ou l'autre disait que je l'avais oubliée.

Après leur toilette, nous jouions — presque tous les soirs — à des jeux de société, et Mlle Piazza, surveillante générale, venait se joindre à nous. Les petites étaient contentes.

Mme la directrice passait aussi, pour s'assurer que tout allait bien, et nous souhaitait une bonne nuit, avec un sourire affectueux.

Alors, j'ai compris que ces deux " demoiselles " n'étaient pas seulement des chefs d'établissement que l'on craignait par ailleurs, mais aussi des " mères de famille " qui aimaient ces enfants que les parents leur avaient confiés.

Et, à mon tour, je les ai aimées.

Y. B.M.

GENESE D'UN LYCEE

1866-1874

Lorsque M. Olivier — premier chef d'établissement du collège de Constantine — quitta le Rocher (1) pour Barcelonnette, en 1866, s'établissait déjà un certain "palais scolaire" destiné à devenir collège arabe-français.

L'idée de créer cet établissement sur le plateau de Sidi M'Cid avait été envisagée par le maréchal Pélissier en 1861, et le maréchal de Mac Mahon en approuva la réalisation dès 1864. Quant à l'Empereur, il surenchérit lors de sa visite en Algérie ; si bien que fut voté, en 1866, un crédit de 350 000 F pour ériger des locaux pouvant recevoir 300 élèves.

Le rêve des militaires était alors d'être maîtres absolus dans une sorte de royaume arabe couvrant tout le pays, à l'exception des grandes villes et de la bande littorale. Ils souhaitaient donc se préparer — dans ces collèges — nombre de subordonnés dociles qui, plus tard, passeraient pour les représentants de l'autorité civile tout en obéissant aux partisans (avoués ou secrets) des Bureaux Arabes émanant de leur autorité.

Militaires — donc — furent le principal en la personne du capitaine du génie Aublin (sous contrôle de l'Intendant militaire), le médecin (un major du service de santé) et l'intendant, officier retraité ; civils étaient le censeur, les dix professeurs, les maîtres d'étude et le personnel de service.

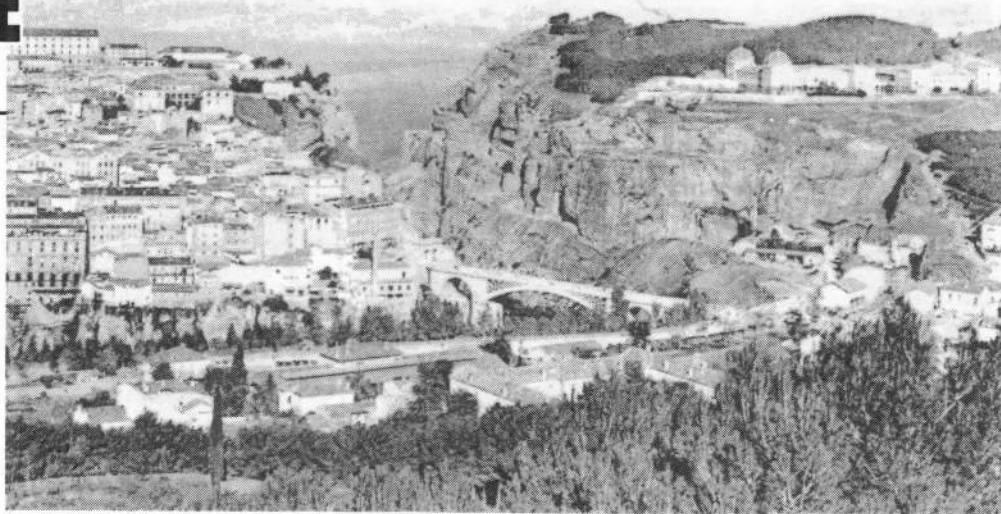
L'ouverture se fit le 1^{er} janvier 1868... dans des locaux très inachevés, avec 80 internes — dont 30 transférés du collège arabe-français d'Alger — fils de caïds ou de fonctionnaires musulmans, recrutés un peu au hasard et qu'on répartissait dans les classes plus par rangs de taille que par niveaux intellectuels.

Beaucoup renâclaient aux études, certains étaient mariés.

L'histoire s'enseignait par demandes-réponses, les sciences naturelles par lectures et dictées. Quant au principal, il déclara curieusement — dans un de ses rapports — qu'il jugeait totalement inutile l'étude des langues anglaise et allemande.

La chute de l'Empire — peu de temps après — hâta la fin de la catastrophique aventure, et nul ne fit plus d'efforts pour maintenir le niveau d'une entreprise vouée à l'échec.

Malheureusement, l'existence de ce piteux concu-



Le collège Arabe-français installé sur le plateau de Sidi M'Cid, face au collège "communal", à l'époque où le pont ne reliait pas encore les deux rives du Rhumel.

rent avait suffi pour porter un grave préjudice au collège du Dar Kaizerli ; celui-ci végétait tristement, aux prises avec des luttes d'influence entre partisans de l'enseignement classique et ceux de "l'enseignement spécial" c'est-à-dire sans grec ni latin.

Sous l'influence du professeur Mercadier, la municipalité opta — en janvier 1867 — pour la seconde formule, et fut approuvée en cela par le ministre de l'enseignement public Victor Duruy. Le principal Batier (défenseur des classiques) dut donc céder sa place à son adversaire Mercadier.

Alors, les effectifs fondirent... Navrés, les élèves s'en furent poursuivre leurs humanités qui à Alger, qui en Métropole, qui dans un collège privé dirigé par les Lazaristes.

Leur petit séminaire venait en effet de quitter Sainte-Hélène (future ferme Bonnefoy) pour s'établir en pleine ville, dans les locaux de l'ancienne prison aux otages et d'une habitation mauresque voisine.

Une propagande "bien pensante" fit considérer l'institution comme parfaite, au point que des élèves Israélites y furent admis, tant il était de bon ton — dans les familles — d'avoir sa progéniture au séminaire.

En 1869 — comme pris de folle frénésie — le conseil municipal supprima les classes primaires au collège, tout en mettant à l'étude le remplacement de ce collège par un lycée. Ce qui se traduisit par le recrutement d'un professeur licencié es-lettres pour enseigner l'Histoire, la géographie et la littérature... mais n'arrêta pas le mouvement de décadence.

Sonnèrent les heures sombres de 1870-71. La République proclamée, le régime civil allait anihiler définitivement les ambitions militaires, et les collèges arabe-français

perdre rapidement leur aura.

Le 10 juillet 1871, le gouverneur général annonça au préfet de Constantine son intention d'implanter un lycée national au chef-lieu du département, à condition que la commune se charge des frais de transformation pour accueillir les 200 élèves du collège arabe et les 120 "communaux". Un service d'omnibus serait à la disposition des externes et des demi-pensionnaires.

La commune accepta et vota, en outre, un crédit de 5 000 F pour l'entretien d'un certain nombre de boursiers.

Début octobre 1871, la rentrée des élèves au collège — désormais dit "mixte" — se déroula dans les bâtiments de Sidi M'Cid, sous l'égide de la seule autorité universitaire, tandis que les locaux du collège communal étaient affectés aux écoles primaires de garçons.

Quand la machine eût été mise en route, on ne fut pas long à découvrir tous les inconvénients résultant de la situation excentrique du nouvel établissement : les 120 collégiens urbains refusèrent — aux deux tiers — d'émigrer sur l'autre rive du Rhumel ; quant aux collégiens musulmans, ils omirent — pour la plupart — de prendre le chemin de Sidi M'Cid.

Pour sa part, l'hétérogène corps professoral se mit à vivre en constante et souvent scandaleuse zizanie, au vu et au su des élèves : le principal fut régulièrement contesté, critiqué, bafoué... Les études, même avec de bons enseignants, ne pouvaient que pâtir.

Mais la baraka veillait au grain. Fort heureusement, M. Boissière, inspecteur d'académie jugea que le retour du collège en ville s'imposait au plus tôt. Avec l'appui du préfet, il invita la commune à faire agrandir le vieux collège initial du Dar Kaizerli. Il s'acharna pour

que le "collège mixte" soit transformé en lycée, et le conseil municipal contracta un emprunt de 200 000 F afin que le futur établissement ait un cadre digne de lui.

Vint, de Bône, un nouveau principal, M. Ulysse Hinglais, qui sut s'imposer aux maîtres et aux élèves, et — par quelques "exemples" bienvenus — fit sentir le "vent du boulet" aux récalcitrants, pour bien marquer que l'ère du laisser-aller se trouvait définitivement révolue.

Satisfaites de cette énergie, les familles apprécèrent les efforts déployés par le nouveau chef d'établissement : une cinquantaine d'élèves européens vinrent augmenter l'effectif scolaire, malgré les inconvénients de l'éloignement.

Audacieusement — dès qu'il le put — M. Hinglais décida de passer outre à la non-finition des locaux, et fixa la rentrée "en ville" au premier octobre 1874.

Sa témérité fut payante : 250 élèves firent cette rentrée... Il y en eut 270, six mois plus tard, avec un contingent de "secondaires" triple.

Sur ce, le petit séminaire ferma inopinément ses portes la veille des vacances de Pâques. Si bien que le principal, face à de nouvelles arrivées, loua tout bonnement à l'Evêché les locaux abandonnés par les Lazaristes, pour y installer provisoirement une antenne de son établissement.

Quant au "palais scolaire" agonisant sur les hauteurs de Sidi M'Cid, il fut abandonné, par l'Université, aux bons soins de l'hospitalisation civile.

Une "voie royale" commençait à se tracer entre le "collège mixte" et un lycée à part entière...

(à sui.re)

CEUX QUI PIEUSEMENT SONT MORTS

LISTE COMMÉMORATIVE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES DU LYCÉE DE GARÇONS MORTS POUR LA FRANCE, IL Y A UN DEMI-SIÈCLE, AU COURS DES HOSTILITÉS

- | | | |
|--------------------|--------------------------|-----------------------|
| ● THEWES Henri | ● CAUTRES René | ● GERVAIS Maurice |
| ● ADDA Roger | ● CAZEUX Pierre | ● GHOZLAN Maurice |
| ● ADIDA René | ● COHEN-BACRIE André | ● GHOZLAN Roger |
| ● ALAIZE Fernand | ● COHEN-TENOUDJI Fernand | ● LAVOREL Henri-André |
| ● ARNAUDIES Roger | ● CORNET Bernard | ● LEONI Jean |
| ● ASSOUN Jean | ● DEMOYEN Jacques | ● MARCET Raymond |
| ● ATLAN Paul | ● DERAY Marcel | ● MARS Louis |
| ● BILHAUD Yves | ● ELBAZ Fernnd | ● MARTY Guy |
| ● BONNAFOUS Hubert | ● FALZON Christian | ● MASSELOT Marc |
| ● BONNARD Yves | ● FILLERON Robert | ● MATHEY Charles |
| ● BOUAKKAZ Hamadi | ● FOISSET Jean | ● MEYER Henri |
| ● BRUA Georges | ● GAILLARD René-Louis | ● MINEO Marcel |
| ● CARRIOU Georges | | |



JUIN LE BÉRET AUX ÉTOILES

Un clairon enroué joue "Le général entre au quartier". Les morts du Garigliano font la haie. Le drapeau français monte doucement dans le ciel bleu, dans votre ciel, le ciel de Juin à jamais.

Et vous avancez, le képi en bataille, mi-blagueur mi-ému, saluant de la main gauche, un peu comme on fait un pied de nez. Ce salut non réglementaire, il avait son excuse dans une blessure au bras droit qui était votre souvenir de la Grande Guerre : Champagne 1915...

Mais il n'y a pas de hasard pour les grands militaires, et cette petite infirmité, vous vous en étiez fait un panache. Ce salut de la main gauche, il s'adressait — comme un clin d'œil complice — à toute l'Armée d'Afrique : aux légionnaires, aux disciplinaires, aux zouaves, aux tirailleurs, aux spahis... Un air de dire : "C'est nous les Africains".

Ce n'est pas une autoroute qui mène à l'Arc de Triomphe de Rome, mais un rude chemin muletier qui serpente interminablement dans le Rif ou dans les Aurès, dans la tempête de neige ou sous le sirocco. Vous l'avez parcouru pas à pas, depuis l'école communale de Constantine jusqu'à la gloire d'aujourd'hui.

Tout votre destin, maréchal Juin, s'appelait l'Afrique. Votre maison natale était une gendarmerie accablée de soleil. Vous avez été un petit écolier batailleur dans les rues de Constantine, un lycéen studieux et un Saint-Cyrien exemplaire aux veilles de la Grande Guerre. Vous avez été le porte-drapeau de votre promotion et elle s'appelait promotion de Fez.

Vous avez servi sous Lyautey. Vous avez commandé les tabors dans les tranchées de Champagne. Vous avez pacifié le Rif. Vous avez partout laissé votre marque, du Maroc au confins tunisiens. Vous vous êtes mesuré avec Rommel et vous avez bousculé ses chars prétendus invincibles.

Il vous revenait le suprême honneur de rassembler en un seul corps expéditionnaires toute l'armée bariolée des Atlas et de l'amener au pied du Mont Cassin.

Là, les Alliés piétinaient devant une muraille de feu infranchissable. Vous avez escaladé cette muraille. D'un seul coup, au prix de la plus audacieuse manœuvre, vous apportiez la liberté à l'Italie et la victoire à la France. C'est pourquoi, à jamais, vous êtes chez vous dans "la Rome éternelle inondée de lumière".

Pourtant, le soir de votre vie fut triste. Blessé jusqu'au fond du cœur par le drame algérien, vous avez vu se défaire inéluctablement la grande tapisserie tricolore de votre jeunesse, sur l'autre rive de la Méditerranée.

L'idée que vous vous faisiez du métier des armes vous inclina toujours au service et au silence... Plutôt que de rompre les rangs, vous vous êtes couché pour mourir.

Avec vous, maréchal Juin, c'est tout un chapitre de notre histoire qui se referme. C'est plus qu'un chapitre, c'est une certaine histoire. Vous êtes le dernier de nos maréchaux. Et c'est pourquoi la haie qui vous accueille dans la Rome des soldats, mêle dans ses rangs, parmi les combattants du Garigliano, le fils du Glaoui et le chevalier Bayard, dans la perspective des siècles.

Avec vous, s'éloignent à jamais un certain frisson dans nos drapeaux, une certaine note nostalgique dans nos clairons.

Vous fermez la marche, maréchal Juin !

Vous avez accompli notre plus belle histoire, et nous voulons évoquer une dernière fois l'enfant de Constantine, le fils de gendarme qui rêvait sur les images de son petit Lavis, avec sa pélerine et son béret. Car c'est à ce béret d'écolier, maréchal Juin, que vous avez accroché vos étoiles, et c'est à ce troupière au béret étoilé que se sont rendus — étonnés — les seigneurs allemands de la guerre, sur le chemin de Rome...

Gaston BONHEUR.

NOBLES SO

Des souvenirs brumeux de ma petite enfance, quelques images claires surgissent.

Je me rappelle nettement les voyages de Mila à Constantine, dans la diligence à cinq chevaux, avec la musique incessante des grelots, scandée par le battement des vitres du coupé dans leurs glissières.

En 1880-81, nous habitâmes au siège de la commune mixte d'El-Attia, qui était le bordj de Cheraïa construit à six kilomètres au sud de Collo, à plus de 300 mètres d'altitude, en lisière de la grande forêt de chênes-lièges.

Un matin, mon père, me prenant par la main, me dit : " Je vais te montrer quelque chose que tu ne verras jamais plus ". Les indigènes avaient tué une lionne cernée par le feu, et on me la montra étendue sur le talus d'une route. Elle ne me fit pas grand effet ; je trouvais qu'elle ressemblait à un gros chien. C'est vers cette époque que les lions disparaurent d'Algérie.

En 1890, mon père ayant pris sa retraite à Constantine, mon frère et moi fûmes — trois ans — élèves du lycée.

Je me rappelle une initiative de mon professeur de seconde, M. Prévost. Au commencement de chaque classe, un des élèves se levait et récitait une strophe de " L'Hymne à la Colonne " de Victor Hugo :

" Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie

" Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie... "

À la classe suivante, l'élève voisin se levait à son tour et continuait la récitation du poème.

Je me souviens aussi avec reconnaissance de notre professeur de rhétorique, M. Agulhon, aux yeux bienveillants et loyaux derrière le lorgnon clair, dont la prononciation angevine nous enchantait.

Je le vois encore, nous faisant expliquer — avec une émotion visible qu'il nous communiquait — la fameuse prosopopée du " Criton " de Platon — Socrate refusant, à ses amis qui le conjuraient de s'évader :

Supposez de nous évader à nous les nomoi ; quant à nous, nous sommes Socrate, tu as tement, mais nous sommes jours reconn l'exécution auras rendu tu auras of pays... "

Ed



CEUX QUI PIEUSEMENT SONT MORTS...

LISTE COMMÉMORATIVE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES DU LYCÉE DE GARÇONS DE CONSTANTINE MORTS POUR LA FRANCE, IL Y A UN DEMI-SIÈCLE, AU COURS DES HOSTILITÉS DE 1939 A 1945

- | | | | |
|--------------------|--------------------------|-----------------------|-----------------------|
| ● THEWES Henri | ● CAUTRES René | ● GERVAIS Maurice | ● MOUNIER André |
| ● ADDA Roger | ● CAZEUX Pierre | ● GHOZLAN Maurice | ● MURACCIOLE Roger |
| ● ADIDA René | ● COHEN-BACRIE André | ● GHOZLAN Roger | ● NAKACHE Roger |
| ● ALAIZE Fernand | ● COHEN-TENOUDJI Fernand | ● LAVOREL Henri-André | ● OTTAVY Jean |
| ● ARNAUDIES Roger | ● CORNET Bernard | ● LEONI Jean | ● PAULUS Yves |
| ● ASSOUN Jean | ● DEMOYEN Jacques | ● MARCET Raymond | ● QUENZA Jean-Jacques |
| ● ATLAN Paul | ● DERAY Marcel | ● MARS Louis | ● REITZ Charley |
| ● BILHAUD Yves | ● ELBAZ Fernnd | ● MARTY Guy | ● RIKUÉ Louis |
| ● BONNAFOUS Hubert | ● FALZON Christian | ● MASSELOT Marc | ● RONDENAY André |
| ● BONNARD Yves | ● FILLERON Robert | ● MATHEY Charles | ● SCHIANO Francis |
| ● BOUAKKAZ Hamadi | ● FOISSET Jean | ● MEYER Henri | ● SULTAN Léon |
| ● BRUA Georges | ● GAILLARD René-Louis | ● MINEO Marcel | ● WOLF Christian |

JUIN LE BÉRET AUX ÉTOILES

Il vous revenait le suprême honneur de rassembler en un seul corps expéditionnaires toute l'armée bariolée des Atlas et de l'amener au pied du Mont Cassin.

Là, les Alliés piétinaient devant une muraille de feu infranchissable. Vous avez escaladé cette muraille. D'un seul coup, au prix de la plus audacieuse manœuvre, vous apportiez la liberté à l'Italie et la victoire à la France. C'est pourquoi, à jamais, vous êtes chez vous dans "la Rome éternelle inondée de lumière".

Pourtant, le soir de votre vie fut triste. Blessé jusqu'au fond du cœur par le drame algérien, vous avez vu se défaire inéluctablement la grande tapisserie tricolore de votre jeunesse, sur l'autre rive de la Méditerranée.

L'idée que vous vous faisiez du métier des armes vous inclina toujours au service et au silence... Plutôt que de rompre les rangs, vous vous êtes couché pour mourir.

Avec vous, maréchal Juin, c'est tout un chapitre de notre histoire qui se referme. C'est plus qu'un chapitre, c'est une certaine histoire. Vous êtes le dernier de nos maréchaux. Et c'est pourquoi la haie qui vous accueille dans la Rome des soldats, mêle dans ses rangs, parmi les combattants du Garigliano, le fils du Glaoui et le chevalier Bayard, dans la perspective des siècles.

Avec vous, s'éloignent à jamais un certain frisson dans nos drapeaux, une certaine note nostalgique dans nos clairons.

Vous fermez la marche, maréchal Juin !

Vous avez accompli notre plus belle histoire, et nous voulons évoquer une dernière fois l'enfant de Constantine, le fils de gendarme qui rêvait sur les images de son petit Lavis, avec sa pèlerine et son béret. Car c'est à ce béret d'écolier, maréchal Juin, que vous avez accroché vos étoiles, et c'est à ce troupier au béret étoilé que se sont rendus - étonnés - les seigneurs allemands de la guerre, sur le chemin de Rome...

Gaston BONHEUR.

NOBLES SOUVENIRS

Des souvenirs brumeux de ma petite enfance, quelques images claires surgissent.

Je me rappelle nettement les voyages de Mila à Constantine, dans la diligence à cinq chevaux, avec la musique incessante des grelots, scandée par le battement des vitres du coupé dans leurs glissières.

En 1880-81, nous habitâmes au siège de la commune mixte d'El-Attia, qui était le bordj de Cheraïa construit à six kilomètres au sud de Collo, à plus de 300 mètres d'altitude, en lisière de la grande forêt de chênes-lièges.

Un matin, mon père, me prenant par la main, me dit : " Je vais te montrer quelque chose que tu ne verras jamais plus ". Les indigènes avaient tué une lionne cernée par le feu, et on me la montra étendue sur le talus d'une route. Elle ne me fit pas grand effet ; je trouvais qu'elle ressemblait à un gros chien. C'est vers cette époque que les lions disparaurent d'Algérie.

En 1890, mon père ayant pris sa retraite à Constantine, mon frère et moi fûmes — trois ans — élèves du lycée.

Je me rappelle une initiative de mon professeur de seconde, M. Prévost. Au commencement de chaque classe, un des élèves se levait et récitait une strophe de " L'Hymne à la Colonne " de Victor Hugo :

" Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie

" Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie... "

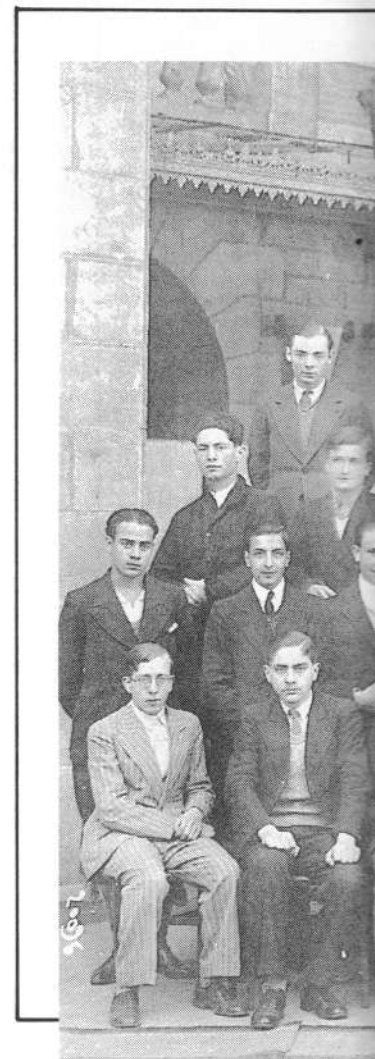
A la classe suivante, l'élève voisin se levait à son tour et continuait la récitation du poème.

Je me souviens aussi avec reconnaissance de notre professeur de rhétorique, M. Agulhon, aux yeux bienveillants et loyaux derrière le lorgnon clair, dont la prononciation angevine nous enchantait.

Je le vois encore, nous faisant expliquer — avec une émotion visible qu'il nous communiquait — la fameuse prosopopée du " Criton " de Platon — Socrate refusant, à ses amis qui le conjuraient de s'évader :

Supposez qu'étant sur le point de nous évader, nous voyions venir à nous les Lois de la cité (Oï nomoi) ; qu'elles se dressent devant nous et disent : " Certes, Socrate, tu as été condamné injustement, mais nous — les Lois — nous sommes justes et tu l'as toujours reconnu. Si tu te soustraies à l'exécution de la sentence, tu auras rendu le mal pour le mal, et tu auras offensé gravement ton pays... "

Edmond SERGENT.



SONT MORTS...

LYCÉE DE GARÇONS DE CONSTANTINE
DES HOSTILITÉS DE 1939 A 1945

Maurice
N Maurice
N Roger
L Henri-André
an
Raymond
uis
Guy
OT Marc
Charles
enri
Marcel

- MOUNIER André
- MURACCIOLE Roger
- NAKACHE Roger
- OTTAVY Jean
- PAULUS Yves
- QUENZA Jean-Jacques
- REITZ Charley
- RIQUÉ Louis
- RONDENAY André
- SCHIANO Francis
- SULTAN Léon
- WOLF Christian

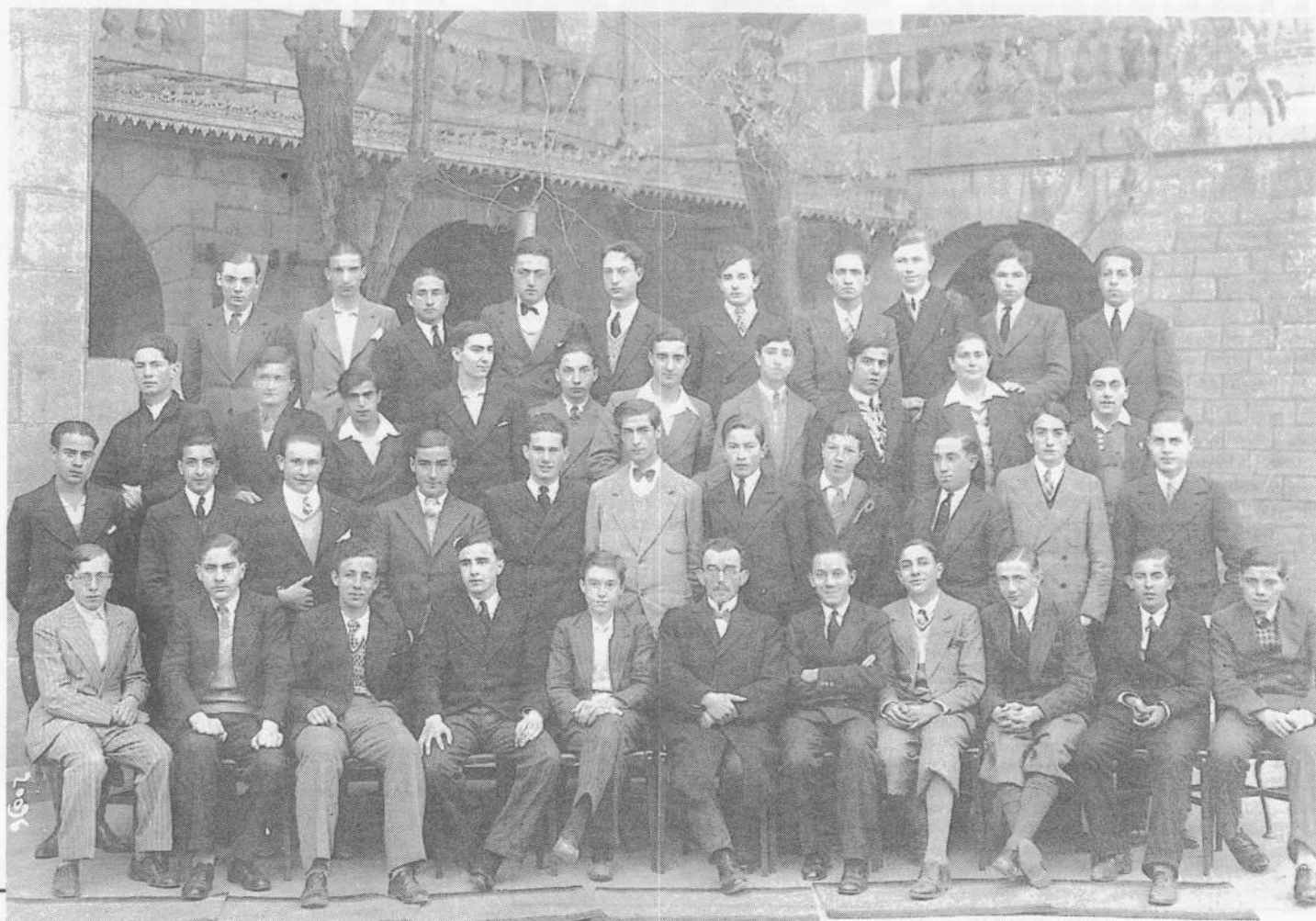
OBLES SOUVENIRS

Supposez qu'étant sur le point de nous évader, nous voyions venir à nous les Lois de la cité (Oï nomoï) ; qu'elles se dressent devant nous et disent : " Certes, Socrate, tu as été condamné injustement, mais nous — les Lois — nous sommes justes et tu l'as toujours reconnu. Si tu te soustrais à l'exécution de la sentence, tu auras rendu le mal pour le mal, et tu auras offensé gravement ton pays..." "

Edmond SERGENT.



Voici — commente Jean Meyer — deux photographies prises dans la cour d'honneur de notre cher lycée à 30 ans d'intervalle : l'une date de 1901-02 (classe de 3^e ou de seconde), l'autre (une première A4) de 1931-32. La plus ancienne, ci-dessus, a été découverte dans les papiers de famille après la mort de mon père en 1967, et maman avait pu m'aider à trouver quelques noms que voici : 1 Albert Loup (qui devait devenir mon professeur d'allemand), 2 Armand Isaac, 3 Paul Mongauzy, 4 Eugène Meyer mon père, 5 Maury, 6 Edmond Chollier, 7 Imbert, 8 Théodore Pantalacci, 9 Georges Isaac. Sur la plus récente, ci-dessous, j'ai retenu le nom de chacun de mes condisciples. De haut en bas et de gauche à droite : Ricou, Armand, Sylvain Falcone (dcd), Fontana, Roger Bernard, Jean Mérrouze, Zaouche, Malherbe, Rachid Derdour, Smati ; puis Gabriel Filippi, Maurice Perré, Armand Sarbib, Paul Adda, André Morachini, Louis Geoffroy, Robert Adda, Robert Morali, Pierre Touret (dcd), Pierre Zerbib ; puis Louis Schembri, André Lévy, René Péricat (dcd), Louis Boxzo, Roger Causse (dcd), Jean Meyer, Maurice Laban (dcd), Félix Andréani, Djémane (dcd), Eugène Sultan, Jean Faure ; puis Alfred Attali, Georges Bourceret, Camille Boulet, Marc Alaize (péri dans le naufrage du " Lamoricière "), Guy Boutry, notre professeur de latin-français M. Vuillermet, Louis Laurent, Claude Delorme (dcd), Yves Bilhaud (mort pour la France sur le " Bretagne " à Mers-el-Kébir), Paul Diffre (dcd), Paul Vaschalde (dcd).



IL Y A 50 ANS, notre condisciple **Georges Barkatz** se trouvait dans le **Corps expéditionnaire français en Italie**, comme tant des nôtres. **Médecin auxiliaire dans un bataillon médical, attaché au 3^e Tirailleurs**, il a tenu son carnet de route dont voici quelques (trop) brefs extraits, glanés entre janvier et août 1944.

CARNET DE ROUTE

● **6 janvier 1944** : Nous nous installons face à un bataillon médical américain que nous allons relever. Neige et vent en tempête.

● **8 janvier** : Secteur de montagne très rude. Nous montons sur cinq kilomètres. Des cadavres de civils sur le bord du sentier.

● **11 janvier** : Je monte en ligne, rejoindre le bataillon à Casale.

● **12 janvier** : C'est l'attaque. Le barrage d'artillerie a commencé dès 6 h 15 et nous ne cessons d'entendre le vacarme. Les blessés affluent, et – pendant un moment – nous risquons d'être débordés. L'artillerie reprend. Nous enterrons nos morts toute la nuit jusqu'à cinq heures du matin.

● **14 janvier** : Notre progression en montagne reprend sur plus de cinq kilomètres. Nous traversons Acqua Fondata en partie réduit, mais il y a encore des civils. A 17 heures, nouvelle progression du 3^e R.T.A. Un obus tombe à quatre mètres de moi. Trois heures sous le feu d'artillerie, dans un trou plein de glace et de boue, avant d'aller nous installer dans des casemates allemandes. Je vais récupérer mon matériel semé par les brancardiers.

● **16 janvier** : Valle Rotonda. Nous sommes mitraillés sur la route par avion, puis l'artillerie boche nous arrose. Je remonte chercher ma section et je la fais avancer sous un véritable enfer, la route étant jonchée de cadavres et de blessés. Le colonel du 3^e R.T.A. m'envoie rejoindre les toubibs, car il y a des blessés. J'y vais, sous le feu de l'artillerie, avec deux infirmiers et du matériel. J'aide le médecin auxiliaire Ammar qui soigne des blessés, ayant mis à l'abri ma section de brancardiers au complet.

● **24 janvier** : Nous nous dirigeons vers San-Elia, par la montagne, à lente allure. De là, nous assistons à un tir d'artillerie américain précédant une attaque : inoubliable comme vision et comme vacarme. La résistance est vive et les blessés affluent. Brancardages d'une difficulté inouïe : mes hommes et moi sommes complètement vannés.

● **2 et 3 février** : Déplacement vers le secteur du Belvédère. Le poste de secours est installé dans une petite chambre. Tout autour, des cadavres français et allemands. Des soldats creusent des tombes : impression sinistre.

● **9 février** : Apparition de nombreux cas de pieds gelés : il faut évacuer les hommes.

● **15 février** : A 9 h 45, première vague de bombardiers alliés sur l'abbaye de Cassino, que suivent six autres vagues de 50 appareils. C'est un spectacle inouï de puissance, de destruction et de précision. Après-midi, neuf vagues, encore et l'artillerie se met de la partie.

● **20 février** : Dans la soirée, je fais le chef croque-mort pendant sept heures. Foutu métier !

● **24 février** : Nous sommes sur la route,



Georges Barkatz, médecin auxiliaire, parmi les brancardiers de sa section.

avec de gros Sherman. Seul, un petit ravin nous sépare des maisons d'en face, occupées par des boches : nous n'avons jamais été aussi près d'eux... J'ai dû faire la cuisine car nous sommes maintenant isolés.

● **2 mars** : On nous amène deux blessés dont l'un est le plus horrible jamais vu depuis le début de la campagne : les deux yeux crevés, le nez écrasé, la bouche arrachée, plus des éclats d'obus dans le cuir chevelu.

● **4 mars** : Notre artillerie ajuste un tir d'une violence et d'une précision inouïe. En face, nous voyons un brancardier allemand, avec un immense fanion de la Croix Rouge, aller ramasser des blessés sur les lignes.

● **7 mars** : Ma section ne suit pas le bataillon dans son mouvement de relève : nous devons assurer les évacuations du bataillon marocain qui arrive. Ce qui fait que nous restons dans le coup, après deux mois de lignes.

● **13 mars** : Je rejoins mon bataillon de tirailleurs pour monter en ligne. Nous traversons le Garigliano sur le pont du lion, et nous arrêtons à San-Lorenzo où nous avons nos premiers blessés.

● **14 mars** : Nous quittons Rotonda, passons Castel-Forte, continuons dans la montagne au delà du mont Rionini. Contact avec les boches ; quelques blessés. Nouveau départ, nouvel arrêt, avec 15 prisonniers. Nous dormons quelques heures dans un trou.

● **16 mai** : Ayant passé Anunciata et dormi à Casale, nous prenons le djebel jusqu'au delà de San-Antonio. Le combat est au dessus de nous : violents tirs d'artillerie, mitraillages par avions. Nous subissons des rafales de tirs de mortiers.

● **17 mai** : Le bataillon attaque le mont de la Bastia et s'en empare très vite. Beaucoup de prisonniers.

● **18 mai** : A la sortie d'Espéria, horrible spectacle de véhicules, chars et canons allemands en cendres, avec des cadavres tout le long de la route. On nous arrose avec du gros

calibre. Un de mes coreligionnaires est mourant et je fais office d'aumônier.

● **24 mai** : L'attaque est déclenchée, et 52 blessés arrivent à notre poste de secours à la tombée de la nuit. Nous les soignons, dans des conditions pénibles, installés dans une bicoque en bois, à la vue des boches, ne pouvant nous éclairer que furtivement de nos lampes électriques. Riqué (ancien du lycée) est tué. L'afflux de blessés nous tient jusqu'à 3 heures du matin. Mais je ne peux pas dormir dans mon trou, car il fait très froid et je n'ai pas de couverture.

● **1^{er} juin** : Après un parcours en G.M.C., nous repartons à pied : une douzaine de kilomètres vers Rome. Nous arrêtons devant Monte Monica.

● **4 juin** : A travers la campagne romaine, des gens nous acclament, nous offrent à boire. A 21 heures, les Alliés entrent dans Rome.

● **6 juin** : Je vais faire un tour à Rome. C'est inoubliable : nous sommes acclamés, fêtés, c'est beau pour nous, Français !

● **13 juin** : Nous rejoignons le 3^e R.T.A. J'ai le commandement de trois sections de ramassage.

● **25 juin** : Les généraux Catroux, Juin et Montsabert viennent rendre visite au poste de commandement où 12 sections rendent les honneurs.

● **29 juin** : Revue et remise de décorations par le général De Gaulle. Nous partons vers Sienne.

● **3 juillet** : Arrivée à Sienne à 10 h 30. Accueil chaleureux et enthousiaste : on nous lance des fleurs. Beaucoup de partisans en armes. Dans l'après-midi, c'est la relève de la division (que suivront repos et permissions).

● **8 août** : Nous quittons l'area Robertson pour embarquer à bord du SS Cameronian, ancré dans la baie. Il y a bal à bord.

● **16 août** : Partis de Tarente dimanche 13, nous arrivons en vue de Saint-Tropez. La rade est encombrée de navires de toutes sortes. A bord, à 20 heures, il y a une cérémonie aux drapeaux. A 20 h 30, des avions boches attaquent les bateaux. De notre navire, les postes de D.C.A. lancent des fumigènes ; les fumées sont aspirées dans la calle où nous nous trouvons, et nous sommes obligés de mettre nos masques à gaz.

● **17 août** : Débarquement à Foux, puis Cogolin.

CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE. Sous-officier remarquable à tous égards, d'une activité inlassable, magnifique de courage et de dévouement. Volontaire pour toutes les missions les plus périlleuses depuis l'engagement de la division. Dynamique, parfait entraîneur d'hommes, sachant s'imposer par son exemple, s'est distingué au cours de toute la progression du 3^e R.T.A. A donné toute sa mesure au cours des opérations du Colle-Grande, les 24 et 25 mai 1944, fournissant un effort considérable à la tête de sa section de brancardiers, participant personnellement au brancardage dans un terrain particulièrement difficile et sous un feu d'artillerie et d'armes automatiques exceptionnellement violent.

L'ACHEVEMENT DE LAVERAN II

Sans doute, l'immense bâtisse couleur de brique n'est pas un chef-d'œuvre d'architecture. Elle a surgi de terre après tant d'avatars, qu'aujourd'hui on la salue comme une réalité heureuse.

D'année en année, depuis 1939, les travaux syncopés décevaient les espérances.

Cependant, à l'abri des regards indiscrets, derrière les imposantes façades de l'énorme construction, des équipes d'ouvriers spécialisés ont mis la dernière main à son équipement intérieur, et s'il reste aujourd'hui à régler quelques menus points de détail, l'établissement accueillera, à la rentrée scolaire prochaine, les élèves du lycée Laveran qui se dépêcheront d'oublier le vieil édifice, plus que cinquantenaire, de la rue Georges-Clemenceau.

S'il était une école de notre ville où se faisait particulièrement sentir le manque de place, c'était le lycée Laveran. Et il fallait beaucoup d'imagination et de bonne volonté à la direction pour faire face aux exigences nées d'un accroissement ininterrompu des effectifs.

En 1936, le Rectorat et le Ministère de l'Éducation na-

tionale s'émurent d'une situation qui, à cette époque déjà, s'annonçait assez précaire. C'est dans ces conditions que fut alors décidée la construction d'un lycée neuf, vaste, moderne, à l'échelle des besoins nouveaux, celui-là même dont la masse saumon s'élève sur le plateau du Coudiat.

On avait vu grand et c'était sage. En août 1938, les plans des nouveaux bâtiments étaient définitivement arrêtés et le montant du "gros œuvre" évalué à 8 878 795 F. Le 14 février 1939 fut donné le premier coup de pioche.

Le chantier fonctionna à plein rendement jusqu'au moment où les hostilités freinèrent puis stopèrent son activité.

En 1946, l'entreprise adjudicataire demanda une révision générale du marché qu'elle avait passé avec l'administration, en fonction des prix nouveaux à la construction. Les dépenses restant à engager pour terminer le "gros œuvre" furent alors estimées à 100 millions. Le contrat signé, le chantier rouvrit dès juillet 1946 et l'édification des bâtiments fut menée à son terme.

Mais il fallait aussi songer à l'aménagement intérieur



Cette photographie aérienne, extraite de " La Dépêche de Constantine " du 7 juin 1952, accompagnait l'article rédigé par François Chollier, ancien élève du lycée d'Aumale.

du building : menuiserie, peinture, vitrerie, plomberie, installations sanitaires et électriques, chauffage central, cuisines et buanderie, ascenseur, mobilier scolaire, etc., le tout évalué il y a six ans à près de 107 millions. Aujourd'hui, exception faite de l'ascenseur, l'équipement général de l'établissement

est achevé et le matériel scolaire est en cours de réception.

Fin prêt pour octobre, le nouveau lycée aura coûté au total 388 959 000 F.

Les deux mille élèves qu'il est susceptible de recevoir auront à leur disposition trente huit salles de classe spacieuses, des locaux uniquement réservés à l'enseignement des sciences, des laboratoires, des salles de collections et de manipulation, une vaste bibliothèque, une salle de lecture, une salle de chant, un foyer, une salle de gymnastique, une cour intérieure, enfin, d'une superficie de 5 000 m².

L'établissement recevra, en outre, deux cent quinze pensionnaires. Notons, à ce propos, que les projets initiaux n'avaient prévu de place que pour cent dix lits, ce qui était nettement insuffisant puisque le vieil édifice de la rue Clemenceau logeait avec beaucoup de difficultés un nombre une fois et demi supérieur d'internes. Certaines salles du bâtiment longeant le boulevard de la 3^e D.I.A. ont donc été transformées en dortoirs et les réfectoires agrandis.

En dépit de quelques erreurs de conception qui ont fait de cet établissement une immense caserne de verre peu adaptée aux conditions climatiques du pays, il y a lieu de se réjouir de l'ouverture du nouveau lycée car elle contribuera à améliorer de façon très sensible la situation scolaire de la ville.

F. CHOLLIER



CLASSE DE SIXIÈME A LAVERAN au cours de l'année scolaire 1936-37, communiquée par Yolande Hentgès, née Pisani. De haut en bas et de gauche à droite : ?, Mireille Quéyranne, Janine Minvielle, ?, Paule Mielli, ?, Silvia Valensi, ?, Christiane Sers ; puis Yvette Pierreclaud, Janine Pont, Danièle Reynaud, ?, ... Lucas, Marie-Thérèse Rigaudi, Fanny-Claire Thonnellier, Gisèle Truffy, Marie-Claire Oullié, Janine Léger ; puis Edith Zerbib, Josette Porri, Janine Nallet, Ariane Ostoya, ?, ?, Yolande Pisani, Lucette Portes, Paule Stora.

A LA RECHERCHE DU TEMPS PASSÉ...

" Past is past and never comes again " écrivait Shakespeare ; et pourtant il suffit d'une correspondance du président Sadeler et de la lecture du n° 7 des " Bahuts du Rhumel " pour que remonte à ma mémoire tout un passé que je croyais définitivement aboli.

Elève du lycée de Constantine de la sixième à la classe de Sciences expérimentales — à une époque (1940-1947) où les lycéens ne se croyaient pas encore " étudiants ", et où le triste terme de " terminale " n'existait pas — j'ai connu, tout au long de mes études, une pléiade de professeurs dont beaucoup avaient une personnalité marquante. C'est quelques-uns d'entre eux que je voudrais évoquer ici.

MM. Vega-Ritter et Canazzi, m'ont laissé le souvenir de merveilleux professeurs de lettres, qui suscitaient de ferventes vocations de latinistes et savaient inculquer l'amour de la littérature française.

Les mathématiques — auxquelles j'étais profondément allergique — étaient enseignées avec bonhomie par MM. Ristori et Recouly, ce dernier ayant également la charge de la cosmographie.

Enfin, la dernière année d'études mathématiques se passait sous la férule bienveillante de M. Senkeisen dont le savoureux accent al-

sacien n'occultait pas la science des mathématiques qu'il possédait à fond. C'était aussi un homme plein d'humour, et j'ai le souvenir du jour où il me demanda — désespéré par ma nullité mathématique — ce que j'avais l'intention de faire plus tard. Sur ma réponse que j'envisageais la profession d'avocat ou celle de médecin, il partit d'un énorme éclat de rire en me disant : " Vous voulez exploiter la misère humaine ! "

Que dire de M. Hauvet, notre professeur de sciences naturelles, sinon qu'il était un puits de science zoologique. C'est lui qui me fit faire mes premières dissections de petits animaux, tel l'escargot dont l'hermaphrodisme nous laissait pantois.

Le dessin était l'une de mes bêtes noires, et M. Mirada, plutôt que de noter mes œuvres, avait la charité de m'inscrire comme absent à la composition...

Je n'excelsais pas non plus en gymnastique, et tentais toujours d'éviter le passage à la corde ou à la perche ; ce qui n'était pas évident, tant était vigilant M. Sandral-Lasbordes.

L'histoire-géo était le domaine de M. Martin, grand invalide de guerre (" œil de verre ") dont le patriotisme exigeant éclatait dans ses leçons d'histoire. Il mit un point d'honneur — malgré son invalidité — à s'engager

dans l'Armée d'Afrique immédiatement après le débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942.

L'histoire-géo nous était aussi enseignée par M. Marion dont les connaissances historiques se doublaient d'une érudition archéologique axée sur l'histoire de l'antique Cirta.

Malheureusement, si les traités de Westphalie étaient au programme, l'Histoire de l'Algérie ne nous était pas enseignée, et jamais à ma connaissance, une visite du remarquable musée archéologique de Constantine, au Coudiat, ne nous fut proposée...

Parmi les professeurs de langues vivantes, je me souviens de Mlle Evenou pour l'anglais et surtout de M. Loup pour l'allemand (ma seconde langue vivante), qui professait également au lycée Laveran et proférait, sous ses superbes moustaches, quelques proverbes allemands comme " Guter rat kommt über nacht ".

Voilà les quelques souvenirs (d'autres peut-être reviendront), que je garde, 50 ans après, du lycée de Constantine.

J'espère qu'ils recouperont ceux d'anciens condisciples qui y retrouveront une part de ce que nous avons irrémédiablement perdu : notre jeunesse et le sol natal.

D^r Christian DELOY

DANS VOTRE COURRIER

● Paul QUILLERY

Rectification au sujet de la classe de seconde parue dans le numéro 7 des " Bahuts " : c'était l'année 1940-41. Et je lève quelques points d'interrogation. Après Renucci, se trouvent Thémistocle Casanova et Pierre Tignières ; après Brachet, Dunoyer, mort d'une typhoïde quelques mois après. Les deux derniers manquant se sont évanouis dans les tiroirs de ma mémoire...

Je n'ai pas pu assister à l'assemblée générale d'Orléans, mon fils aîné — qui demeure à Costa Rica — ayant séjourné en France à la même époque.

● Yvonne BERTUCCHI née Martin

L'article de Maurice Bel — paru dans le numéro 7 des " Bahuts du Rhumel " — m'a fait plaisir car il note que mon père lui a donné le goût de l'Histoire.

Quant à l'article sur le D^r Laveran, il m'amène à dire que j'ai relevé, dans le livre intitulé " Carbonne huit siècles d'Histoire " écrit par le général Henri Ménard, le passage suivant :

" La famille Laveran comptait, aux XVIII^e siècle, de nombreux membres dans la basse vallée de l'Arize, et notamment à Carbonne, Rieux et Montesquieu : médecins, officiers, marchands, boulangers, tisseurs..."

" Cette famille, qui semble avoir disparu de notre région au début du XIX^e siècle, a fourni à la France quelques citoyens de grande renommée.

" Le plus célèbre est Charles-Louis Laveran (1845-1922), né à Paris, médecin inspecteur des Armées, professeur au Val-de-Grâce, prix Nobel de médecine en 1907 pour ses remarquables travaux sur le paludisme dont il découvrit l'hématozoaire.

" Il était le fils de Louis-Théodore Laveran, né à Dunkerque en 1812, qui fut médecin inspecteur des Armées, directeur du Val-de-Grâce et réputé pour ses travaux d'épidémiologie.

" Ce dernier était le fils de Louis Laveran, médecin, né à Montesquieu-Vivestre (région de Caronne) en 1782 — de Joseph Laveran, boulanger..."

LA FRUCTUEUSE LEÇON DE M. HAUVET

C'était en 1943, l'année où j'ai passé mon bac-philos. Je faisais partie des turbulents de la classe et, en particulier, d'un petit orchestre chargé d'organiser le chahut en cours de sciences naturelles. Mon rôle consistait à appuyer avec le coude sur le couvercle d'une boîte métallique vide — placée dans une poche intérieure de ma veste — laquelle émettait des " toc... toc " qui se mêlaient à d'autres bruits aussi peu harmonieux.

Je mâchais aussi des boulettes de papier, que je lançais quand le professeur tournait le dos. Elles se plaquaient, humides, sur le tableau, provoquant l'hilarité générale.

Un jour, M. Hauvet me surprit en pleine action, et ce flagrant délit me valut deux journées de consigne pour Pâques... passées avec trois condisciples et un surveillant aussi puni que nous.

Vinrent les épreuves du baccalauréat.

Malgré de nombreux points d'avance à l'écrit, je trébuchai

sur différentes matières à l'oral et dus me contenter d'une admissibilité au mois de juin.

Un membre du jury m'informa — confidentiellement — que je n'avais pu être racheté (il me manquait un demi-point sur le total exigé) parce que M. Hauvet avait laissé " un blanc " sur mon livret scolaire. Pire que la pire appréciation.

Fort de cette information, je dépêchai un " médiateur " auprès de M. Hauvet, lequel accepta de porter une appréciation sur mon livret scolaire au mois de septembre, sous réserve que je lui remette chaque semaine pendant l'été, des " devoirs de vacances " dont j'étais libre de choisir chaque sujet.

Plagiant de mon mieux le livre de sciences naturelles — pour que les sujets traités ne soient pas une copie intégrale du manuel — j'ai scrupuleusement satisfait aux exigences de mon professeur, et, fin septembre, sur la demande de M. Hauvet, je lui ai rendu visite muni de mon livret scolaire.

M. Hauvet a tracé une seule ligne... avant de me remettre le document, avec un sourire guoguenard : NE MÉRITE AUCUNE INDULGENCE.

Pour la petite histoire, j'ai fièrement colporté — livret scolaire en main — que j'avais obtenu mon baccalauréat avec la mention " bien ", sans indulgence du jury.

Quant à M. Hauvet, je ne lui ai tenu aucune rigueur : le contrat avait été respecté ; jamais il ne s'était engagé à porter une bonne appréciation, mais simplement à combler un vide.

Depuis, j'ai souvent pensé au message que m'avait délivré mon professeur, et je n'ai jamais souscrit un accord, une convention ou un contrat sans en étudier soigneusement les clauses.

A travers le bon tour qu'il m'avait joué, M. Hauvet m'avait donné une excellente leçon de conduite dont j'ai toujours su tirer profit.

Paul QUILLERY.

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12.
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70
- TRÉSORIER
Louis Cartoux
190, avenue Marc-Sangnier
83110 Sanary-sur-Mer



LEDELWEISS - 79.07.05.33

LE CANAL DE BRIARE

L'assemblée annuelle attire tant de monde,
Car outre le congrès est prévu un séjour
Afin de visiter la campagne alentour
Et découvrir ensemble une France profonde.

Admirens cette plaine et ce canal lointain,
Qui s'étire ondulant au gré des rives vertes,
Et va orienter parfois nos découvertes
Vers quelqu'oeuvre passée ou d'art contemporain.

Le bateau prend le ...large avec son ...amiral
Qui tient le gouvernail d'une main fort adroite;
La coque glisse ainsi contée la berge étroite
D'un bel ouvrage d'art qu'est ce long pont-canal.

Au cours de la croisière,appréciant le menu
D'un excellent repas servi par l'équipage,
Nous dégustons un vin tiré d'un bon cépage,
A la robe rubis,au degré soutenu.

Nous reprenons en chœur le "chant des africains",
Qui nous rappelle alors avoir été soldat
Avec quelques amis des années d'internat;
Nos souvenirs communs sont chantés aux refrains.

Ne soyons pas pressés,regardons en curieux
Le bateau qui s'avance,et entrant dans l'écluse
Guidé par le pilote et son adjoint qui ruse
Puisque chaque manoeuvre est un geste précieux.

La verdure a caché,en restant accueillante,
Une maison bordant d'importants bajoyers;
Abandonnée aussi par tous les éclusiers,
Elle a sa porte close et la marche branlante.

Mais de nombreux pêcheurs sur le bord de la rive
Sont souvent mécontents d'une telle présence,
Provoquant trop de bruit et une effervescence
Eloignant le poisson des lignes en dérive.

Des canards s'ébrouant,en barbotant dans l'eau
Vont engloutir ainsi quelques morceaux de pain,
Alors que les plus lents se disputent en vain,
Laissant avec regret s'éloigner le bateau.

Après un tel séjour et ses animations,
C'est un grand "au revoir",avec des embrassades;
En espérant toujours que bien des camarades
Reviendront confirmer toutes nos traditions.

Vaux-le-Pénil le 8 décembre 1993

Robert SANDRAL-LASBORDES

Pour répondre à la demande de notre cher ami et président Michel SADELER, je vais me permettre de retracer fort modestement pour les lecteurs des "BAHUT DU RHUMEL" quelques souvenirs, vieux de près de soixante dix ans, de la vie d'un potache au Lycée de Garçons de CONSTANTINE, souvenirs adressés à ceux qui y sont entrés au moment où j'en sortais.

Je suis, en effet, entré au Lycée en Octobre 1922, comme pensionnaire en compagnie de trois autres camarades issus comme moi de l'Ecole Communale de SOUK AHRAS : Henri BOUBLI, Roger CALLEJA et Fernand DANIEL. Nous fûmes tous quatre inscrits en 6^{ème} A 2. Je crois que l'encadrement directorial et professoral que nous avons connus à notre entrée a perduré jusqu'après notre sortie. (Je demeurais le dernier des quatre, mes camarades ayant quitté le Lycée avant moi pour diverses raisons).

Le Proviseur était Monsieur CALLOT que tout le monde appelait ZERBIN ou ZERBINI, sobriquet qui lui avait été accolé par nos anciens à cause de sa ressemblance avec le Directeur du Cirque ZERBINI qui tournait à l'époque dans le Constantinois.

Le Censeur était Monsieur BLANC; dont la prestance, l'élégance et le maintien interdisait qu'on l'affublât d'un quelconque surnom. Nous avions deux Surveillants Généraux : Monsieur BALLANTINE si mes souvenirs sont exacts, mieux connu sous le nom de NENEL, diminutif de DESCHANEL, nom du Président de la République du début des années vingt, célèbre à partir du matin où une garde-barrière l'avait trouvé allongé sur le ballast de la voie ferrée Paris-Lyon, en pyjama après qu'il fut tombé du train présidentiel, et à qui, paraît-il, notre Surveillant Général ressemblait.

Monsieur PLAZZI, sur nommé "JUJUBE", était le second des deux. Sa spécialité était la chasse aux fumeurs clandestins (car fumer était rigoureusement interdit). Ainsi lorsque JUJUBE croisait, dans l'obscurité des couloirs un élève mains dans les poches, ce qui laissait supposer qu'il y tenait une cigarette allumée, il se précipitait sur lui et, tout à trac, lui posait la question : JOB ou BASTOS ? (nom de deux marques de cigarettes bien connues en Algérie) suivant la réponse reçue, il ajoutait : "fidèle la couleur!!! Vous serez consigné Dimanche".

Parmi les Professeurs, il y avait déjà Mrs HAUVEY, LECA, LENTIN, GOURIAU, HAM-MOUCHE, VUILLERMET, COHEN, DEVAUD, puis plus tard RECOULY, BRAUDEL, MARTIN et combien d'autres dont j'ai hélas, oublié les noms.

En évoquant ces personnages, dont la physionomie demeure bien nette dans mon souvenir, je me remémore un incident survenu pendant un cours de Sciences Naturelles de Mr HAUVEY. Pour un motif que j'ignore, Mr Hauvet me prit à partie et, en colère, me mit à la porte de la classe en disant : allez au diable ! Je sortis aussitôt et me retrouvai dans le couloir, cherchant une échappatoire. Malheureusement pour moi, le Proviseur et le Censeur déambulaient en bavardant à quelques lettres de moi; ils me virent et m'appelèrent. Mr CALLOT me demanda la raison de ma présence hors de la classe et aussitôt, fort naïvement je lui répondis : "Mr HAUVEY m'a mis à la porte en me disant d'aller au diable et je suis venu vous trouver". Il est inutile que je vous narre la suite qui se termina très mal pour moi.

Les années passèrent. Plus tard, en Seconde B (latin-langues), j'avais l'arabe littéraire comme Langue Vivante et sans penser qu'un jour, grâce à ma connaissance de cette langue, je ferais une carrière militaire, je souhaitais me perfectionner et passer le Brevet d'Arabe. J'obtins l'autorisation de quitter le Lycée une fois par semaine à 17 h 45 pour me rendre, avec un camarade, suivre les cours que dispensait à la Chaire d'Arabe, un honorable professeur, Monsieur COUR. Cette Chaire d'Arabe était située dans un quartier proche du Lycée et nous y étions en cinq minutes. Très rapidement nous prîmes l'habitude, en sortant du Lycée, de nous précipiter, en courant au Bar tenu par un Monsieur BENTOLILA qui préparait de succulents merguez.

Nous lui demandions de nous préparer, pour 19 H. à la sortie du cours d'arabe une douzaine de merguez bien chauds, dans un bon morceau de pain frais. BENTOLILA n'a jamais manqué à la consigne, et nous rentrions, triomphants retrouver nos camarades pensionnaires demeurés en étude... L'odeur des merguez se répandait dans l'atmosphère, non sans que le pion qui surveillait ne nous ait fait les gros yeux. Et discrètement, nous dégustions nos merguez.

Un autre souvenir, hélas dramatique celui-là, me revient en mémoire. A ce moment là, les classes de philo et mathém, comptaient quelques élèves venues du Lycée de Jeunes Filles.

Monsieur MARTIN Professeur d'Histoire et Géographie abordait un jour la partie du cours qui traitait de la Guerre 1914-1918, à laquelle il avait glorieusement participé puisqu'il y avait perdu un oeil. En évoquant cette période de sa vie, il mit tant de conviction et de vivacité dans son exposé, que son oeil gicla de son orbite et vint choir sur la table d'une élève qui s'évanouit aussitôt. Toute la classe était médusée car l'instant était pathétique, mais rapidement, Monsieur MARTIN, très calmement, récupéra son oeil et la jeune fille reprit ses esprits après l'intervention énergique d'une de ses condisciples.

Je ne sais si la tradition a continué, mais à cette époque, les élèves masculins de Philo, éalisaient parmi les filles, la "VENUS DE PHILO", en souvenir de celle de MILO. Cela donnait lieu à de sérieuses campagnes électorales et l'élue, ainsi consacrée était auréolée du prestige que lui conférait ce choix.

Combien d'autres souvenirs de ces années passées revivent encore dans ma mémoire de vieillard, qui ne croit pas pour autant être retombé en enfance.

Aussi, je demande l'indulgence des lecteurs pour les avoir évoqués.

-----CARNET-----
=====

Monsieur Jean XAVIER, décédé le 11 Août 1993- 64 ans --
Frère de Mme Jeanne AUGIER de GRENOBLE

Monsieur PROST André décédé à Paris le 5 Janvier 1994
notre Condisciple

Monsieur Jacques IZAUTE décédé à Marseille le 23 Janvier 1994
notre Condisciple

Madame Paulette BROWN née SANDRAL-LASBORDES
décédée aux U.S.A. le 28 Janvier 1994
Fille de notre Professeur d'Education Physique
et soeur de notre Condisciple Robert Sandral-
Lasbordes de VAUX le Pénit (MELUN)

Madame BEUGNOT décédée à MARSEILLE, presque centenaire,
Mère de Madame TOUREAU de La Londe les Maures
dans le VAR.

Madame PRUDHOMME 85 ans décédée à SAINT-GERMAIN EN LAYE
Soeur de Madame BANGRATZ. Elle avait été élève
au Lycée de Jeunes Filles avant d'y exercer com-
me Professeur de Musique et de Chant

Madame VELLARD décédée à NICE dans sa 93ème année. Elle était la mère
de Mlle Marie-Pierre VELLARD et de notre Condis-
ciple Maître Philippe VELLARD.

Monsieur LACROIX Loup, décédé à CANNES, 43 ans. Il était le fils de nos
Condisciples Pierre LACROIX et Marie-Ange Duchamp

A tous ceux qu'afflige le deuil, nous exprimons nos vives condolé-
ances et nous disons notre compassion.

Bien chers amis et amies,

Notre condisciple Jean BENOIT, Rédacteur des "BAHUTS du RHUMEL" nous lance depuis ses sommets savoyards BOURG ST MAURICE (73) dans sa dernière lettre un sérieux S.O.S. : "Nos réserves d'articles à insérer dans notre journal commencent à fondre" comme neige au soleil aurait-il pu ajouter ou "comme cire au souffle d'un brasier". N'exposez votre mémoire, chers amis d'Aumale et vous chères amies Laveranaises, ni au froid ni au feu, mais vous nous donnez l'impression de ne plus rien avoir à nous raconter. Vos six ou sept années passées au Lycée seraient-elles à jamais oubliées ? Pour nous les "Garçons" avons déjà un repère de taille, c'était le tambour. Il y a eu le tambour et puis l'après tambour, c'est-à-dire la sonnerie dans toutes les galeries. Ces grelots-clochettes, inaugurés en 1934, par un beau matin d'Avril, un poisson en quelque sorte, capable de faire frissonner à la seconde près deux cent cinquante Pensionnaires, des six dortoirs, chaque matin à six heures, déclenchant quelques instants après la descente en rang et en silence vers les cours de récréation juste avant le petit déjeuner du matin. Soit dit en passant, je n'ai pu, depuis, retrouver le goût de ce fameux café ! Et puis enfin, cette sonnerie mettre en marche tout le reste, c'est à dire l'essentiel : l'arrivée des Externes, véritable marée montante, envahissante à nos yeux et bruyante, une sorte d'agression, de main-mise sur notre territoire par ces sans blouse-noire, raz de marée déferlant. Que nos amis externes, demi-pensionnaires ou externes surveillés me pardonnent cette cavalière comparaison avec l'arrivée dessauterelles, ils s'"imprégnent" partout, le guichet des croissants du concierge, l'ombre des arbres lorsqu'il faisait chaud, les bancs, nos emplacements privilégiés pour le jeu du sou-papillotte, le porche qui menait au boulevard de l'abîme...

J'ai vécu quinze ans à VICHY, et j'ai eu, dès 1955, cette impression à nouveau de "frustration" à l'arrivée à Pâques, des curistes sur les Parcs de cette grande ville d'eau. Revenons au Lycée, en fait nous ne l'avons jamais quitté ! A huit heures moins cinq, premier coup de sonnette pour canaliser cette marée humaine devant chaque salle de classe, au 1er Etage, Mrs DAROLLE, CANAZZI, LECA MARTIN, HARTZ, HAMMOUCHE, SENCKEISEN.. Au second Mrs RECOULY, MIRADA, FARGEIX, au Rez-de-Chaussée, Mrs HAUVET, BONNET, SERRON, SARRAUTE, puis vers chez M. ALIES, dans le "Petit Lycée" Mrs CAMBOULIVES, VALADE, TOUX et j'en oublie..

A 8 heures sonnant, "Murs, ville, port, tout dort,.." ou plutôt tout semblait endormi, seul SALAH, avec son grand livre d'absences sous le bras avait droit de cité dans les galeries à partir du bureau du Censeur. Le désert, le vrai Sahara silence total seulement entre-coupé par les quarts et la demi de l'horloge. Malheur à l'égaré en retard, il était immédiatement pris dans la toile d'araignée de Mr LANFRANCHI, Censeur. Les heures passaient bien trop lentement, et à nous pensionnaires, les jours nous paraissaient des siècles..

Rarement, mais cette semaine-là avait eu son histoire.

C'était en 1934, il y a donc soixante ans, eh oui !.. :

Une troupe de chanteurs russes de passage à CONSTANTINE, donnait une représentation au cinéma Cirta-Palace. Une vraie bonbonnière ce cinéma, feutré, velours rouge partout, sièges confortables, c'est du moins ainsi que je le revois aujourd'hui dans ma mémoire : Les Bâteliers de la Volgachoeur russe aux voix de basse impressionnantes. Le Lycée avait décidé de nous y conduire, en matinée bien sûr, en rang, nous voilà partis, costumés, cravatés, casquettés et peut-être bien, gantés ! sous la responsabilité d'un célèbre pion, Mr HANANE. nous étions une trentaine, trois travées de dix et notre surveillant mal placé, un peu en retrait, presque derrière un pilier ; Après un quart d'heure de spectacle sans histoire, fin prêts pour aborder le second tableau. Le premier, un peu fade à notre goût avec la mélodie lancinante des Bâteliers, russes, bottés, en grande blouse de moujiks, armés de rames, rien de passionnant sinon les voix, mais pour le second tableau, tout allait changer.

Un scenario prévu dans le programme, exécuté par un cosaque du DON ou d'ailleurs..allez savoir..devait entrer en dissidence et comme tous les déserteurs, désertier discrètement, se détacher de ses frères marins d'eau douce, pour finalement manifester sa rébellion au groupe de rameurs par une série de coups de sifflets et de cris aigus semblables à ceux des Lycéens au spectacle d'un match de foot, E.P.S. contre l'équipe du Lycée au stade TURPIN.. tout un programme, à vous de juger. Le Cossaque en question, rapide et véloce comme un champion, n'avait pas donné le temps à notre surveillant de s'apercevoir de quoi que ce soit, il avait ce cosaque, exécuté ses pirouettes avec une telle finesse, une telle adresse et une telle maestria que Mr HANANE, déjà insuffisamment rompu à de tels jeux de scène, se prit à croire dur comme fer, que l'un de nous était le saboteur du spectacle !..Le voilà, bondissant comme le Cossaque de l'un à l'autre de nos camarades Lycéen "Taisez-vous ! voulez-vous cesser ces sifflets ou je vous fais évacuer" N'y tenant plus nous-mêmes, follement amusés par la méprise de notre Pion, force a été de sortir dans un fracas épouvantable de banquettes rabattues et de reprendre la direction du Lycée, avec Mr HANANE, suant et soufflant, mais libéré de cette confusion et de ce chahut qu'il avait lui-même provoqués. Tous nos regrets pour les Bâteliers de la VOLGA qui ont dû se souvenir longtemps du RHUMEL..Nous avons eu du moins le plaisir de traverser la Brèche et la rue Caraman, bien piètre consolation, nous avons aussi "écoper" le Dimanche suivant de deux heures de colle infligées bien à tort..Dura Lex..

M. S.

Encore trois mots:

- 1°/pour vous présenter nos excuses : Si le N° 8 de Printemps des "BAHUTS du RHUMEL" a du retard cette fois-ci, c'est parce que Jean BENOIT a eu des problèmes : un chien l'a cruellement mordu à la main droite et "le croc passa si près, que son stylo tomba" ! Aux dernières nouvelles, tout est entré dans l'ordre et Jean BENOIT rétabli, avec, je suppose, une bonne cicatrice §§...
- 2°/Pour rappeler aux 108 inscrits à la XIIIème Assemblée Générale à AJACCIO, en Octobre prochain, qu'ils recevront, fin Juillet ou début Août, le décompte du Solde qu'ils auront à verser impérativement avant le 1er Septembre 1994, date fixée et exigée par la Cie Maritime S.N.C.M.. Le sort des cabines retenues à bord du "Danièle Casanova" en dépend. Je ne peux que vous engager à être très précis dans ces réservations. MERCI.-
- 3°/Cent cinq Adhérents sont à ce jour, en retard de règlement de leur cotisation 94. J'envoie une lettre de rappel à chacun des noms figurant sur cette liste. Si entre temps, le chèque de cent francs est parvenu au Trésorier, que le destinataire veuille bien considérer ce rappel comme nul, avec nos excuses.

- Michel SADELER -

- 3.06.94 -